

## Quand les digues cèdent ...!

Il faut avouer qu'entre les discours rassurants du type « tout est sous contrôle » ou les évaluations catastrophistes qui annoncent le « *big one* », il est difficile de se faire un jugement sur la cacophonie qui règne toujours sur les marchés. L'important est maintenant de ne plus se tromper sur l'issue de la crise financière qui nous submerge chaque jour un peu plus. Peut-être faudrait-il écouter un peu plus les signaux faibles du côté de *Main Street* au lieu de ne prendre en compte que les signaux forts des experts de *Wall Street*. Peut-être serait-il utile d'écouter un peu plus les conversations du matin au « coin du zinc » plutôt que de se focaliser sur les grandes réunions d'experts dans de grands hôtels aux quatre coins du monde (même si elles ont leur utilité par ailleurs, notamment pour la sortie de crise). Certes, il faut toujours être prudent sur la dictature de l'opinion, mais dans la situation actuelle il est important d'en prendre vraiment la mesure. Partout et à tous les niveaux les gens ne parlent que de cette crise qui sature les ondes et les écrans plats. Ils cherchent à comprendre. Ils évoquent tous les scénarios possibles, pour eux, leur famille, leur travail, souvent avec beaucoup de pertinences et d'intelligence de la situation. Tout se passe comme si les instincts de survie remontaient à la surface. Ils se mettent en logique de vigilance. Ils redoutent la banqueroute des Etats et la spoliation de leurs économies. Ils sont prêts à ajuster tous leurs comportements à la moindre anomalie. Pour l'instant, ils ont adopté des logiques prudentielles en stoppant tous les achats secondaires et en restant liquide et flexible. Tous les ingrédients bien connus des crises majeures sont là ! Cela se traduit par un arrêt des investissements et surtout de la consommation. Parmi les indicateurs que tout le monde regarde avec appréhension pour les semaines à venir, il y a le chiffre d'affaire des grands de la distribution sur les mois de novembre et de décembre (aux Etats-Unis cette période correspond à 40% du Chiffre d'affaire des grands distributeurs...). Plus que les élections américaines, ce chiffre donnera le tempo du niveau de catastrophe ou au contraire d'espoir de redressement à court terme pour nos économies.

Pour le moment, les digues sont en train de sauter et personne ne sait exactement ce que sera le niveau réel *d'overflowing* (d'inondation) de nos systèmes de vie. Des usines se mettent en chômage technique, les grands de l'acier ferment pour plusieurs semaines leurs hauts fourneaux, de grandes signatures industrielles ne valent plus rien en bourse et sont ramassées en une journée... Tout le monde est tétanisé, sidéré, paralysé... Jusque là, rien de surprenant, ce sont les mêmes pathologies que nous retrouvons face à des crises « hors cadres ». Dès lors, on mobilise tous les plans possibles. Les médias nous les livrent en pâture comme s'il fallait nous gaver de solutions immédiates. Parfois, nous avons deux à trois plans par jour... Cette agitation est hallucinante et révélatrice du niveau de stress qui règne à tous les étages en charge de la crise. On mobilise tout ce qui compte au niveau des institutions financières dans l'espoir de bloquer les effets de contamination et de dilution : la FED, la BCE, les présidents de banque et de compagnie d'assurance, la caisse des dépôts... Mais tout le monde sait que cela ne règlera rien sur le fond compte-tenu du niveau de destruction de valeurs en cours. Les ingénieurs avec leurs sacs de sable n'ont pas empêché l'inondation de la Nouvelle-Orléans lors de Katrina, ils n'ont fait que la contenir. Certes, ils furent nécessaires, certes ils se sont bien battus sur les digues, mais il faut bien l'admettre ce ne fut pas suffisant.

Au-delà la problématique de l'évaluation des vrais dégâts actuels et à venir, les véritables questions à se poser sont bien celle du pilotage, tant au sein de chaque Etat, au niveau de l'Europe et dans la liaison avec les Etats-Unis (qui restent l'épicentre de la crise), mais surtout sur le terrain. L'expérience là aussi de Katrina nous a montré que les grandes réussites dans cette crise furent menées par des logiques de pilotage innovantes pour faciliter et rendre plus fluide les opérations. Elles furent surtout la résultante d'actions très concrètes au plus près des populations pour conserver la confiance. Ce type d'évènements ne se traite pas avec des discours très macros et philosophiques, avec la multiplication de sommets internationaux, mais avec du pragmatisme et de la proximité. Dans ce domaine, le premier niveau de traitement de la crise devrait être les agences bancaires, les réseaux des assureurs mais aussi les agents immobiliers qui sont les seuls à bien connaître leurs clientèles et à tenir le terrain. Ce sont nos vraies et seules digues concrètes (et non virtuelles) dans la crise financière que nous traversons. Si nous les perdons, nous passerons à d'autres formes de crises qui seront plus sécuritaires et basiques, n'en déplaisent aux bons esprits des quartiers chics qui n'y croient pas. Ces derniers sont souvent les plus dangereux dans ce type d'évènements, car leurs modèles mentaux sont tellement ancrés dans des croyances, des utopies, voire des idéologies totalement décalées avec la réalité qu'ils font prendre beaucoup de retard aux organisations qu'ils dirigent. C'est exactement ce qu'avait diagnostiqué Marc Bloch dans son livre extraordinaire sur « *L'étrange défaite* » qui mena la France à la capitulation en 1939. Nous avons de nouveau les mêmes aux commandes, avec les mêmes pathologies !

Aujourd'hui, il faut mobiliser ces « sans grades » qui sont au contact de la vraie vie et au plus vite avec des modes opératoires simples et compréhensibles. Les sièges n'ont plus aucune crédibilité pour servir de relai vers le bas et les discours des directions sont devenus inaudibles, aussi bien pour leurs collaborateurs que pour leurs clients. Il faut aller au plus vite et au plus près de la population. C'est ce qui a été fait avec les *parishes*<sup>1</sup> à la Nouvelle-Orléans permettant ainsi d'éviter à la ville de basculer dans le non droit et l'implosion. C'est aussi la grande leçon de la crise argentine ! Quand tous les repères et référentiels sont pulvérisés, il faut parfois aller chercher des solutions dans d'autres univers et faire travailler son imagination. Les retours d'expérience d'autres crises « hors cadres » (tempête de 1999, passage de l'an 2000, Canicule, SRAS, terrorisme...) sont pleins d'enseignements pour ceux qui acceptent de mettre les questions à l'ordre du jour. Plus que jamais, il faut prendre du recul et savoir clarifier les enjeux, identifier les pièges et repérer dans les jeux d'acteurs les points d'appui pour lancer des initiatives audacieuses et efficaces. Chaque fois nous retrouvons les mêmes impératifs et contraintes de pilotage. Nous perdons actuellement beaucoup de temps avec des approches beaucoup trop macros, techniques et virtuelles qui ne parlent pas aux populations. Pendant ce temps les digues sautent les unes derrière les autres et *l'overflowing* que personne ne veut acter (comme à Washington lors de Katrina) continue son travail de sape et de destruction. Aujourd'hui, la crise est dans le pilotage ! Il y a trop d'agitation, d'effets de manche, de communiqués. Plus personne ne sait où nous en sommes réellement et les populations sont

---

<sup>1</sup> La ville est découpée en *parishes*, ce qui correspond à la fois à un quartier et aussi à une communauté qui se retrouve autour d'une paroisse. Celles-ci ont joué un rôle considérable auprès des populations dans la conduite de la crise et surtout dans la phase de reconstruction.

désorientées. Nos capacités de décision et d'action souffrent de méthode. Un vieux proverbe grec antique précise que « *Le vaisseau peut périr pour avoir trop de pilotes* ». Ce n'est pas parce que nous verrons tous les jours une photo de tous les chefs d'Etat réunis ici en Asie, le lendemain sur le continent américain puis en Europe et pourquoi pas demain en Afrique (continent totalement oublié dans le tintamarre actuel...) que cela « rassure ». Au contraire, lorsque les politiques auront compris que chaque réunion au sommet aggrave la perception de la situation en sonnant un peu plus le tocsin, nous aurons fait un grand pas en avant pour lutter efficacement contre les méfaits de la crise. Ce dont nous avons besoin ce n'est pas de « *Daladier* » ou de « *Chamberlain* » qui courent les traités de paix (cf. *le traitement de l'affaire géorgienne qui rappelle étonnement la remilitarisation de la Rhénanie...*) mais de « *Clemenceau* » ou de « *Churchill* » qui descendent dans les tranchées et savent parler à ceux qui doivent se battre ! Désormais, la vraie priorité est de parler utilement et d'être aux côtés de tous ces « sans noms » et « sans grades » qui n'ont pas le choix et qui doivent tenir coûte que coûte ! C'est la bataille de la confiance. Elle se joue avec Carole la banquière, Robert l'épicier, Arnaud le patron de PME et « Joe le plombier <sup>2</sup> » ! Tous ceux qui tiennent le carrefour où tout se joue au quotidien très loin des modèles mathématiques des traders et des financiers!

Si les "digues continuent à sauter", il est clair que la France sera particulièrement fragilisée dans son ensemble contrairement à tout ce qui est affirmé depuis un an par les autorités politiques. Les seuls à ne rien dire sont les banquiers, parce qu'ils savent très bien que rien n'est étanche, que les digues sont très fragiles faute d'avoir été suffisamment entretenues pour cause de productivité<sup>3</sup>. Ils savent également que si la contamination touche les *leaders* de la finance européenne, personne ne pourra garantir le risque de dilution au sein du système bancaire et par là-même sur nos économies. La résistance de nos systèmes vitaux appelle au plus vite la nomination à tous les niveaux de pilotes qui ont l'étoffe pour ce type de crises « hors cadres ». « En haut », notre chef de l'Etat, dont il faut saluer l'énergie, la détermination et la pugnacité, en fait déjà beaucoup, peut-être trop. Mais il est clair qu'il ne peut pas être partout, qu'il va vite être épuisé et saturé surtout quand les fronts s'étendent et quand les chocs deviennent plus conséquents. Il faut des relais et cette crise exige aussi « en bas » une mobilisation exceptionnelle de tous les opérateurs de premier niveau qui tiennent par la proximité et la compétence le terrain, carrefour par carrefour. La victoire sur la crise sera à ce prix et non dans une thèse sur la refonte du capitalisme. Il sera temps de la faire après, quand on aura survécu au crash prévisible. Louis Pasteur écrivait à ce propos face aux logiques de contamination : « *Le microbe n'est rien, le terrain est tout !* ».

La question sous-jacente posée par cette crise est simple : qu'elle est la véritable capacité de résistance et de résilience de nos populations ? Nous

---

<sup>2</sup> "Joe le plombier", alias Samuel Wurzelbacher, 34 ans, a été transformé par la campagne républicaine en symbole de la rébellion de l'Américain ordinaire contre l'Etat et l'impôt. Il avait interpellé Obama en visite dans son quartier de Toledo dans l'Ohio, lui demandant si ses impôts n'allaient pas augmenter une fois le candidat élu, Obama ayant annoncé son intention de supprimer les réductions d'impôts accordées par Bush en 2001 aux 5 % d'Américains dont le revenu dépasse 250.000 dollars par an. Depuis, Mac Cain en a fait une quasi star de cette élection en le citant dans tous ses discours.

<sup>3</sup> A force de transformer les agences en batterie d'automates pour privilégier la logique de banque d'investissement (qui vient de tout perdre en jouant au casino), il ne faut pas s'étonner si la capacité de contact avec la population a été réduite... et donc si la capacité de résistance au choc est faible.

savons que les dégâts seront considérables et lorsque nous ferons l'inventaire dans les prochains mois nous ne pourrons que constater que :

- Nous aurons perdu de la richesse : il faudra bien d'une façon ou d'une autre solder cette économie du « hors bilan » avec ses « effets d'ancrage » pervers et négatifs pour nos populations surendettées.
- Nous aurons perdu du pouvoir : l'Asie aura profité de la situation pour négocier quelques avantages politiques mais aussi compétitifs contre des garanties. C'est de bonne guerre et vieux comme l'histoire de l'humanité.
- Nous aurons perdu de la puissance : surtout si l'OTAN est mise à mal en même temps en Asie centrale avec des jeux d'acteurs plus ou moins bien intentionnés, mais au demeurant très déterminés pour profiter de cette fenêtre d'opportunité<sup>4</sup>.
- Nous aurons aussi perdu de la cohérence et de la cohésion : l'Occident entre dans une période électorale lourde avec l'échéance américaine qui va mettre l'année 2009 entre parenthèse, mais aussi avec l'échéance allemande en mai, anglaise qui va commencer au second semestre..., chacun ayant ses intérêts et ses propres ruptures de gouvernance à gérer. L'élection américaine risque de peser lourdement dans l'avenir de ces facteurs de coexistence et il se peut que l'avenir de l'Union-Européenne ne soit pas aussi évident qu'il n'y paraît.
- Nous aurons perdu aussi des rêves : l'Union-Européenne pourrait bien en effet être très malmenée dans les prochains mois avec l'arrivée de l'euroscéptique Vaclav Klaus<sup>5</sup> à la présidence de l'Union-Européenne en janvier. Il fera tout pour mettre un terme au traité de Lisbonne.... Il sera aidé par les irlandais qui n'ont absolument pas digéré la leçon de morale des français. Mais aussi discrètement par Angela Merkel qui verra là une occasion de calmer les ambitions de Nicolas Sarkozy en neutralisant le projet d'Union pour la Méditerranée et en installant de nouvelles stratégies pour la refonte de la PAC. Certains vont même jusqu'à imaginer des scénarios de rupture monétaire avec dislocation de l'Euro et retour aux monnaies nationales. Idées saugrenues, certes, mais pas totalement inconcevables avec la cinétique des événements actuels.... Rien n'est à négliger !
- Nous aurons aussi perdu de notre superbe : il se peut que nos comptes internes ne soient vraiment pas présentables et que l'Union-Européenne nous mette à l'index. Les contraintes de Maastricht seront-elles supportables avec des pans entiers de l'économie sinistrés ? La tentation populiste ne sera-t-elle pas prise avec admonestation des institutions internationales (chaque fois,

---

<sup>4</sup> Relire l'édition de septembre 2008 : « *Poutine et Ben Laden ne peuvent que nous remercier* », [www.xavierguilhou.com](http://www.xavierguilhou.com), rubrique Publications > Essai du Mois.

<sup>5</sup> Actuellement président de la Tchéquie.

c'est ainsi le FMI, La Banque Mondiale, la BCE, la Commission... servent de bouc émissaire) et tentation isolationniste en prétextant un sursaut d'indépendance? Nicolas Sarkozy pourrait alors incarner cette figure bonapartiste du sauveur de la nation dont il ne cesse de rêver et sortir de son rôle actuel de simple gestionnaire de crise....

Qu'aurons-nous gagné au terme de cette crise ? Le devoir de reconstruire notre économie et notre société ! En cela, l'analyse des capacités de résistance et de résilience de la population est fondamentale. Actuellement la société fait preuve d'une grande patience, que beaucoup assimilent à une forme de résignation. Nous sommes un peu comme des passagers de la SNCF qui ne peuvent pas prendre leur train (pour cause de caténares défectueux ou de grèves, pour ne prendre que des exemples courants...) et qui, sidérés, attendent patiemment sur le quai la demi-journée réglementaire de rajustement du trafic imposée par le système. Pourquoi cette atonie ? En réalité, tout le monde part du principe qu'il sera remboursé à moyen terme et que c'est finalement le moindre mal. La réassurance du système joue sur la neutralisation du comportement. C'est un peu ce qui se passe actuellement, les déposants jouent le principe de garantie qui a été donné par les gouvernements quant à la couverture de leurs dépôts. Tant que ce système assurantiel fonctionne, il n'y a rien à craindre. Tout se joue à la marge. La qualité du dialogue et la subtilité de la proximité entre « *Carole la banquière* » et « *Joe le plombier* » font la différence. Tout est de l'ordre de l'alchimie avec un dosage alliant bon sens et décisions à bon escient, souvent les yeux dans les yeux, en collant au plus près des effets de la crise (question de trésorerie, gestion des investissements, crédits, assurances, cautions...). Tout le monde sait qu'en période de crise « le diable est dans les détails » et que la résistance d'un système se joue sur cette subtilité des jeux d'acteurs. Tout repose sur leur maturité et leur aptitude à gérer intelligemment tous ces dysfonctionnements au quotidien. En situation normale, ils sont gérés avec des automatismes, en situation de crise ils sont gérés en face-à-face. Nous sommes loin de Camp David... et d'une thèse sur le « *capitalisme du XXIème siècle...* ». Laissons finalement Carole et Joe le réinventer à partir du terrain<sup>6</sup> et des enseignements qu'ils tirent au quotidien de cette crise. De grâce, que l'Etat s'occupe d'abord de nettoyer ses propres écuries, qui en ont bien besoin, et qu'il ne s'occupe surtout pas du carrefour en prétendant dire aux entrepreneurs comment ils doivent travailler, et surtout comment ils doivent penser, sous prétexte que le capitalisme et les patrons sont « *pourris* »....

La résistance d'un système de vie se joue sur la proximité, sur la confiance et aussi sur des valeurs. Pour le moment, ces trois dimensions vitales ne sont pas encore touchées. En cas de crise majeure, la première à tomber sera la proximité. Si la banque n'arrive plus à dialoguer, n'a plus les éléments de

---

<sup>6</sup> Voir à ce propos l'introduction de l'édition du mois de septembre 2007 « *Il faut se garder de plus petit que soi* » ([www.xavierguilhou.com](http://www.xavierguilhou.com), rubrique Publications > Essai du Mois): « *Les spécialistes des eaux et forêts font souvent une analyse passionnante des phénomènes de transformation de la nature, de même que les généticiens qui travaillent sur l'histoire de l'humanité. Lorsqu'un grand feu détruit un territoire, les grandes espèces auxquelles nous sommes habitués et qui structurent le paysage, sont systématiquement les premières éliminées. Ce sont généralement elles qui permettent au feu de s'élever dans les airs et d'alimenter le brasier à grande échelle. Les espèces qui émergent derrière chaque sinistre sont à l'opposé. Elles sont petites, rasantes, rustiques, résistantes et ont comme objectif vital de tenir le terrain afin de combattre l'érosion des sols. Dans le premier cas le développement de la végétation se fait en vertical, et la bataille entre les espèces est celle de la recherche de la lumière. Dans le second cas la survie se joue en horizontal avec une obsession de couverture des pentes. Cette observation que nous pouvons porter sur la nature vaudrait-elle aussi pour la condition humaine ? ».*

langage qui rassure, n'a plus les capacités de répondre, le jeu s'arrêtera instantanément. La confiance tombera immédiatement et l'exemple de la crise argentine montre qu'il n'y a pas plus angoissant pour une population que le sentiment d'avoir été « spoliée » d'une façon ou d'une autre. Dans ce cas de figure, la population, selon son degré de maturité, mais surtout selon son système de valeur, se dirige vers l'instinct destructeur (les banques attaquées et brûlées à Buenos-Aires) ou joue une dernière forme de rationalité en essayant de négocier ce qui est encore négociable (les islandais). Une chose est certaine dans ce type de scénario : tout devient très limite en termes de sécurité publique, et les populations redeviennent dans ces cas rapidement « reptiliennes ». Qu'en est-il de notre système de valeur aujourd'hui et du niveau de rationalité ou de violence contenue (qui chez le français ne demande qu'à s'exprimer en cas de crise grave) ? Tous les experts s'interrogent aujourd'hui sur ce que pourraient être les réactions des différentes couches de la société, en particulier des classes moyennes. Ces dernières ont mis toutes leurs espérances dans la proximité et la confiance incarnées par « Carole » et « Joe », sur le terrain, bien plus que dans les élites qui se sont complètement discréditées ces dernières années. Et qu'en est-il aussi de toutes ces communautés qui sont devenues les otages de la dilution de la cohésion nationale et qui vivent dans des banlieues prêtes à éclater au moindre faux-pas du pouvoir ou à la moindre mise en échec de leur logique de vie déjà très précaire ? Tout repose sur les systèmes de valeur. Là est la limite du raisonnement. « Carole » et « Joe » ne pourront rien faire pour tenir ce niveau de texture fondamental qui touche au sens de notre coexistence quand tout va mal. Pour le moment, tous nos politiques saluent la grande maturité de notre population dans cette période très instable. Mais qu'ils ne se fassent pas trop d'illusions, cette alchimie du moment ne tient que sur des bonnes volontés qui ont compris que leur responsabilité immédiate était de tenir pour le moment le carrefour. Ils ont compris qu'ils n'avaient pas le choix et que la moindre défaillance de leur part était suicidaire pour la collectivité. Au-delà, c'est autre chose. C'est pour cette raison qu'il faut mobiliser rapidement des leaders qui incarnent un autre niveau de pilotage. Cela pose la question vitale de la coexistence de notre pays en situation de très grande turbulence.

Concernant la résilience et la capacité de reconstruction, nous pouvons d'ores et déjà être frappés par la très grande mobilité et adaptabilité des anglo-saxons face à la crise. Cela explique leur goût modéré pour les grands sommets dont raffolent les européens (en particulier les français), alors qu'ils préfèrent se mobiliser immédiatement sur des stratégies pragmatiques et efficaces. La crise a détruit de la valeur, du patrimoine, des stratégies. Chez eux ce n'est pas grave, ils remettent les compteurs à zéro, en tirent immédiatement les premiers enseignements et reconstruisent. Surtout, ils ne s'arrêtent pas, l'aventure doit continuer ! En cela, tous les discours très parisiens sur la fin du capitalisme, la fin du libéralisme, me font penser à des élucubrations d'étudiants gâtés et attardés ! Pendant que nous dissertons sur le sujet, et souvent très mal, d'autres les réinventent à très grande vitesse ! C'est cette notion de *Rebirth* que les habitants de la Nouvelle-Orléans avaient retenue comme mot d'ordre pour leur premier carnaval après le passage du cyclone Katrina. Cette combativité est propre au peuple américain qui vit dans le culte du « *born again* », du « *new deal* », des « *new frontiers* » et du « *new dream* ». La crise constitue un prétexte pour se redresser, rebondir, reconstruire et surtout réaffirmer son *leadership*. Chez l'anglais c'est un peu différent, il s'agit avant tout d'une éducation. On ne badine pas avec l'adversité, on ne la subit pas, on lui fait face et on se bat pour vaincre.

La résistance et la résilience ne font qu'un : c'est d'abord un modèle mental qui se distille dès le plus jeune âge. Aujourd'hui, à la city, malgré les milliers d'emplois détruits par la crise, on reconstruit parce que la City est considérée comme stratégique par tout le pays et qu'elle ne doit pas faillir. Ceci explique pourquoi Gordon Brown a ramassé le pouvoir sur le plan européen avec son plan de recapitalisation des banques, il était le premier concerné ! Il n'y a pas un temps pour la résistance et un autre pour la résilience, il n'y a chez les anglais qu'un temps pour la victoire, alors que pour l'américain il n'est question que de poursuivre l'aventure (« *it's a long way and we have to do it !* »). Cela signifie que la résilience de ces deux peuples, qui sont particulièrement au devant de la scène dans cette crise financière, est assise sur des socles de valeurs forts. C'est celui de l'instinct de puissance britannique et celui du patriotisme américain.

Comment les français se situent-ils ? Tout d'abord, notre socle de valeurs a été assez déstructuré ces dernières décennies. Nous avons perdu le sens de la puissance depuis longtemps. Quant au patriotisme, il s'est dilué progressivement pour ne fonctionner qu'épisodiquement lors d'une coupe du monde de football. Et encore, on ne peut pas dire que la multiplication des sifflets contre l'hymne national par nos propres ressortissants soit le signal d'une forte démonstration de cohésion nationale.... Les valeurs sont cantonnées à quelques critères intellectuels portés par des leaders d'opinion souvent inaudibles pour le grand public. Ils parlent de l'universalité des Droits de l'Homme, d'une certaine laïcité, d'une certaine égalité des chances.... En quoi ces valeurs nous permettront-elles de rebondir et de reconstruire si notre pays traverse une épreuve majeure ? Il serait peut-être temps d'atterrir et de considérer ce qui fait sens au quotidien pour les populations ! Ces quelques idées vertueuses et louables ne sont-elles pas trop génériques et justement trop éloignées des réalités des gens pour générer des logiques de résilience fortes et constructives ? Ce sont de vraies questions auxquelles beaucoup répondent de façon trop intellectuelle alors qu'il faudrait trouver des déclinaisons au plus près des préoccupations des populations. Si le peuple français a des capacités de résistance, s'il révèle une grande maturité et fait preuve d'une grande responsabilité vis-à-vis de la crise actuelle, il semble plus désemparé et faible sur la question de la résilience. Peut-être parce qu'il sait que son socle de valeur est ébranlé et faible depuis quelque temps. Peut-être aussi parce qu'à force de l'entretenir en permanence dans la « *providence* », « *l'assistanat* », « *l'aversion au risque* », le « *principe de précaution* » on lui a enlevé tous les anticorps qui lui permettraient de réagir, de se redresser et de reconstruire. Peut-être aussi parce qu'il est profondément désenchanté, désespéré, et en déficit de spiritualité !

L'Etat en France a beaucoup de prétention. Aujourd'hui dans la crise, il prétend remédier à lui tout seul à tous les dysfonctionnements et veut descendre jusqu'au niveau micro-économique pour tout réguler. Le maître mot des politiques est « *toujours plus de protection* », comme si l'Etat devait nous mater en permanence. Le piège pour notre pays est bien là, dans cette tentation historique et tentaculaire, et dans la surréaction d'une administration omniprésente et toute-puissante. Comment faire émerger une capacité de résilience qui soit pragmatique et efficace aux lendemains de cette crise ? Espérons que les dégâts se limiteront à la seule économie et qu'il n'y aura pas de dérivés sécuritaires (émeutes, guerre civile), voire de dérapages géostratégiques à gérer en plus (cf. la question de l'OTAN en Afghanistan...)? La question est lourde car tout le monde sent bien qu'entre la dilution des valeurs et les délires

intellectuels qui règnent à haut niveau il y a des écarts qui sont mal vécus sur le terrain. Il suffit d'écouter les discussions entre « Carole », « Joe », « Robert » et « Arnaud » lorsqu'ils déjeunent ensemble au café du carrefour. Leurs propos sont très fins et pertinents : ils savent qu'une grande partie du sort de la crise est actuellement entre leurs mains. Ils savent intrinsèquement que les jeux « d'en haut » sont sûrement très importants et nécessaires, mais que eux seuls sont en mesure de consolider les digues grâce à leur connaissance du terrain et à la confiance qu'ils ont entre eux. Ils savent aussi que tout ceci est extrêmement fragile et vulnérable, et qu'au-delà une certaine limite, ils ne pourront pas excéder leur sens des responsabilités et leur bravoure du moment. Si les digues cèdent violemment, ils ne savent plus comment faire. Alors que l'anglais le sait depuis son enfance et que pour l'américain c'est un devoir de faire même si la mission semble impossible. C'est inhérent à leur modèle mental. Où est le notre aujourd'hui<sup>7</sup>?

Il faut profiter de cette crise, et sans attendre les prochaines qui seront beaucoup plus impitoyables, surtout si elles sont sur des champs identitaires ou sécuritaires, pour transformer maintenant et en profondeur notre pays. Notre population a d'énormes qualités ; même si elle est parfois brouillonne, turbulente, peu démocratique, elle est pleine de ressource et de créativité, comme d'habitude. Pour autant, elle est en quête de sens, de profondeur, de lignes d'horizon. La gestion d'une crise, et surtout d'une sortie de crise (qui n'est pas encore d'actualité mais à laquelle il faut déjà réfléchir), est souvent un terrain idéal pour provoquer et permettre ces mutations. Actuellement, de nombreuses digues cèdent, des économies vont plus ou moins bien résister, la nôtre est particulièrement menacée dans ce maelstrom. N'oublions pas ce fameux mot de Rivarol « *Dans les républiques, le peuple donne sa faveur, jamais sa confiance* ». C'est le moment où jamais d'armer un *modus operandi* qui soit à la hauteur des attentes et surtout des aspirations de la population quels que soient leurs conditions et statuts. Si les digues cèdent, et en cela le passage du cyclone Katrina l'a bien montré, il n'y a plus de séparations entre les catégories sociales, la crise frappe aveuglément et indifféremment. C'est sur ces facteurs de cohérence et de cohésion qu'il faut travailler au plus vite, et sur ces valeurs qui s'accrochent au plus près du terrain que sont l'écoute, la solidarité, le respect, la proximité et la coexistence. Ce sont exactement les enseignements qui nous ont été transmis par tous ceux qui ont « tenu » lorsque les digues ont cédé à la Nouvelle-Orléans et que la vie de dizaines de milliers de personnes a basculé en quelques heures.

Xavier Guilhou<sup>8</sup>

Novembre 2008

---

<sup>7</sup> Lire à ce propos les très bonnes analyses de Stéphane Rozes dans la revue Etudes n° 4085 « *La symbolique présidentielle à l'épreuve de Nicolas Sarkozy* » Mai 2008, dans la revue Commentaire « *L'identité à l'épreuve de l'Europe* », printemps 2008 et dans la revue Le Débat « *La nouvelle France* » n° 146 octobre 2007.

<sup>8</sup> Président de XAG Conseil et auteur de « *Quand la France réagira...* » éditions Eyrolles – février 2007 [www.xavierguilhou.com](http://www.xavierguilhou.com)